

Être parent au fil du temps.¹

Remerciements: je remercie vivement les professionnels de la CAF et de l'UDAF de Saint Etienne , et plus particulièrement Mmes Delorme et Rousseau, ainsi que Mr Chol.

Présentation : D'aucuns pourraient demander de quel lieu je parle. C'est légitime. D'abord je suis père de 4 enfants et grand père de 2 petites filles. D'autre part j'ai longtemps exercé comme éducateur et formateur en travail social. Je suis également depuis plus de 20 ans psychanalyste en cabinet. C'est donc à partir de cette triple expérience que je me propose de partager avec vous mes réflexions sur la fonction de parent au fil du temps. Évidemment je ne vais pas faire un exposé sur les questions de pédiatrie, ni de diététique infantile. Je ne suis guère enclin non plus à donner des conseils. C'est bien connu: les conseillers ne sont pas les payeurs. Je vais essayer de suivre l'évolution d'un enfant (virtuel!) et en parallèle la position des parents. Ceci à partir de mon expérience de père, d'éducateur et de psychanalyste.

Commençons par deux anecdotes, et même trois.

Nous sommes dans un drôle de monde où des parents ne savent plus à quel saint se vouer pour s'y retrouver et élever leurs enfants. Il me semble qu'il y a 65 ans quand je suis né, mes parents ne se posaient pas la question. Aujourd'hui c'est devenu une source d'inquiétude manifeste. On voit même fleurir des stages de dits de parentalité. Des psy ou des travailleurs sociaux vous y expliquent comment faire pour être parent, comme si cela relevait du coaching. Comme si ça pouvait s'enseigner. Entre parenthèses, j'aimerais bien savoir comment ces donneurs de leçon se débrouillent avec leurs propres enfants. Etre parent ne relève pas d'un idéal, ni d'une science exacte.

Dans le cabinet d'un psychanalyste se présente un couple qui a une petite de 4 ans. Ils lui confient qu'elle fait les pires bêtises. Elle leur en fait voir de toutes les couleurs, comme on dit. A un moment le psy ntervient, un peu inquiet:

- *mais vous ne dites jamais rien, vous la laissez faire?*
- *on ne peut rien dire, sinon elle ne va plus nous aimer, dit le père.*

¹ Conférence le 15 octobre à Saint Etienne lors d'une journée organisée par la CAF et l'UDAF.

Le psychanalyste les quitte en leur demandant ce qu'elle allait devoir faire pour qu'ils interviennent: qu'elle mette le feu?

Cette histoire c'est une peu « arrête-moi si tu peux ». Tous les enfants sont comme ça bouillonnants de vie, et ils mettent en scène dans la vie quotidienne cette force débordante de vie, pour qu'on les aide à mettre un peu d'ordre. On ne peut pas leur en vouloir. Ils attendent qu'on leur transmette des limites, des interdits. Qu'on leur apprenne que vivre ensemble ça consiste d'abord à renoncer un peu à ce débordement de vie et à l'organiser selon les lois du vivre ensemble. Et ça commence dans la famille pour se prolonger dans l'espace social. Il faut croire que certains parents sont complètement déboussolés par rapport à ce devoir de transmission des limites. J'ai l'impression parfois que l'on laisse certains enfants s'élever tout seuls. C'est très difficile. C'est comme le Baron de Munchausen qui, plongé dans la gadoue, voulait s'en sortir en tirant sur ses bretelles.

Mais une autre anecdote nous montre aussi qu'heureusement un certain nombre de parents ne perdent pas le fil.

C'est un couple qui a aussi une petite de 4 ans. Sa mère qui ne travaille pas s'occupe beaucoup d'elle. Elle va la conduire et la chercher à l'école, la fait goûter et manger le soir, lui raconte des histoires pour s'endormir. Le père rentre tard. La petite généralement résiste à l'endormissement et même quand elle s'endort elle se réveille en pleine nuit et crie: maman, maman! Et généralement la mère se lève pour la calmer et la rendormir. Un jour où le même scénario se déroule, que la petite commence à hurler en pleine nuit, la mère va pour se lever et le père intervient – il était grand temps: attends j'y vais. Il va voir sa fille: ta mère s'est bien occupée de toi, toute la journée; alors maintenant tu laisses ma femme tranquille!

La petite, c'est tout ce qu'elle attendait. Qu'on mette un peu d'ordre. Que chacun dans la famille ait sa place. Bien sûr elle a sa mère, mais sa mère n'est pas toute mère. Elle est aussi femme. Et l'enfant n'est pas tout pour elle; de même que pour l'enfant la mère n'est pas toute pour lui. Il n'y a rien de plus angoissant pour un enfant que de n'être que l'objet de sa mère. Il faut que de temps en temps elle aille « se faire voir ailleurs », pour que l'enfant respire et que s'ouvre un espace qui lui permette d'entrer dans ce

qui va constituer la tâche principale de l'humain pour grandir: l'entrée dans le langage, donc dans le social.

La troisième anecdote est la suivante. Elle concerne un mot que je n'aime guère, apparu ces dernières années: celui de parentalité. Je n'aime pas ce mot parce qu'il fait disparaître la différence des places de mère et de père, comme s'il s'agissait d'une entité, d'un tout. Aux USA on a même vu apparaître une dilution totale des fonctions de père et de mère. Sur les papiers d'identité à la case filiation on indique: parent 1 et parent 2.

On m'avait demandé un article pour un revue de la petite enfance sur la parentalité. Dès les premiers mots le mot était lâché sur mon ordinateur. Mais il n'a pas du tout apprécié. Il a dessiné une belle vague rose sous le mot pour signifier qu'il y avait une faute. J'ai vérifié: pas de faute d'orthographe. Le logiciel m'a alors proposé une correction: parent alité! C'est tout dire. Même les machines s'en mêlent, et nous disent que les parents sont tombés bien bas, sans doute malades puisqu'ils sont alités!

De ces trois anecdotes je retiendrais que ça commence tout de suite ce fil du temps qui voit grandir les enfants, dans les aller-retour de la mère, dès la naissance. Quand la mère est absente, qu'elle va, comme je le dis de façon triviale, « se faire voir ailleurs », qu'elle va voir son mari, son compagnon, ses copines etc, elle laisse un espace vide dans lequel le petit d'homme se pose une question : mais où elle est partie celle-là? Qu'est-ce qu'il y a de plus intéressant ailleurs que moi? C'est comme ça qu'un petit entre dans cette capacité typiquement humaine de représenter l'absence. L'enfant en absence de sa mère « se dédommage », dit Freud. Il se dédommage, car il vit un dommage, en faisant jouer des représentations, c'est à dire en rendant présente l'absence. Comment s'y prend t-il? Par exemple, pour suppléer à l'absence du sein maternel, qui peut être de chair ou de caoutchouc, il suce son pouce, ou bien un drap ou un mouchoir, un doudou. Pour suppléer à la voix de sa mère, il babille, il « mammaïse » m'a dit un jour Françoise Dolto. Pour suppléer à l'absence de son regard, je ne sais pas si vous le savez, il hallucine, il projette dans l'espace des images qui représentent des morceaux du corps maternel. Les bébés n'ont pas besoin de fumer la moquette, ça c'est plus tard chez les ados.

Voilà: notre petit a grandi, il a maintenant 7/8 mois. Il se produit alors quelque chose de très important dans l'évolution de l'enfant. Jusqu'à cet âge l'enfant a une perception du monde autour de lui, de ceux qui l'entourent, de son corps, comme très morcelé, en miettes. Il ne peut pas encore unifier ses sensations. Vers l'âge de 7/8 mois il se retrouve devant un objet où s'inscrit son reflet, son image. Que ce soit un miroir, une flaque d'eau, des verres de lunette, les yeux d'un autre... Et là merveille, il se dit: c'est moi. Ses sensations corporelles sont comme agglutinées et précipitées dans cette image. Et maman ou papa ne manquent pas de lui dire, s'ils sont présents: tu as vu, c'est toi, Antoine, Noémie etc. Ce moment fondateur un psychanalyste français qui s'appelle Jacques Lacan l'a nommé « stade du miroir ». C'est ce moment où un être humain jaillit de ce qui forme comme un nœud à trois brins, le réel des sensations corporelles, l'image du miroir et la parole. Évidemment cette image nous joue quelques tours que les enfants découvrent assez vite. Comme nous sommes sans cesse en train de nous demander qui nous sommes, les enfants comme les autres, une tentative c'est de guetter la réponse dans l'image d'autrui, sur son visage.

J'illustrerai cette question par une petite histoire. Celle de deux ramoneurs qui ont deux cheminées à ramoner. Ils montent sur le toit et se donnent RV en bas de l'immeuble. L'un passe par un conduit très sale et arrive en bas noir comme un charbonnier; l'autre ramone un conduit qui n'est pas utilisé. Et arrivé en bas il est propre. Mes deux ramoneurs sont face à face: quel est celui qui va se laver? Évidemment celui qui est propre tant il est vrai que guettant ce qu'on est dans l'image d'autrui, on s'y perd. C'est important que les parents ne laissent pas l'enfant se noyer dans les images, de soi, comme d'autrui, qu'ils en neutralisent l'illusion avec des mots. C'est d'autant plus difficile aujourd'hui que nous vivons dans une société de l'image où l'on va jusqu'à inventer des chaînes de télé spécifiques pour les nourrissons, afin d'en faire le plus tôt possible des consommateurs.

D'où l'importance de la parole des parents adressée à l'enfant qui lui permet de rectifier le tir. Nous ne sommes pas l'image que nous voyons tout les matins dans le miroir. A telle enseigne que cette image est même l'inverse de ce que les autres voient de nous à longueur de journée.

Faisons les grandir ce petit ou cette petite. Ils ont maintenant 18 mois. Freud dans un petit texte nous fait part d'une observation très pointue

concernant cet âge. Il est chez sa fille Sophie et observe les jeux de son petit fils, Ernst. Celui-ci lorsque sa mère s'absente joue avec une bobine de fil où est attaché une ficelle. Il joue à la lancer à l'intérieur de son berceau où celle-ci disparaît. Il prononce alors un :OOO, bien sonore. Puis il tire la ficelle et fait revenir la bobine de fil. Alors il s'exclame: da. Quelque temps plus tard Freud fait une deuxième observation: le petit Ernst joue à se laisser glisser sur ses talons devant un miroir. Du coup son image disparaît et il fait: OOO. Quand comme un petit diable il se redresse, à nouveau l'image apparaît et il fait: da. Freud se dit: ces jeux ne sont pas faits n'importe comment. Étudions les de plus près. Tout d'abord notons que la mère de l'enfant est absente. Elle va à ses affaires. Ensuite quelqu'un, peut être son père lui a bricolé ce petit jeu rudimentaire. A ce propos je dirai que trop souvent on va chercher trop loin, poussés par les sirènes médiatiques de la consommation, des cadeaux pour les enfants. Alors qu'un petit jeu comme celui de la bobine est une trouvaille qui occupe un enfant pendant des heures. Les enfants, ce qui les intéresse c'est de résoudre cette énigme: est-ce que j'existe encore quand je ne vois plus maman ou papa, est-ce qu'ils continuent à exister. Alors comme dit Freud, l'enfant pour résoudre cette question angoissante, joue à la présence/absence pour « se dédommager ». C'est ainsi que les parents aident leur enfant à grandir. C'est ainsi qu'ils l'aident à entrer de plain pied dans le langage, la culture, la société. C'est aussi par ce biais que l'enfant réalise qu'il y a de la perte, du manque. Que maman n'est pas toute. C'est pas ce biais que se transmet cet interdit fondamental, source de tous les autres interdits: l'interdit de l'inceste. Cet interdit, à l'origine de tous les interdits, qui est à la source de l'humanisation, a deux faces: l'une qui dit non et l'autre qui dit oui. Le non s'adresse à l'enfant: tu ne jouiras pas de celle qui t'a donné naissance; il s'adresse aussi à la mère: tu ne jouiras pas du petit auquel tu as donné la vie, ce n'est pas un animal domestique, ni un jouet, ni une chose, mais un être de langage, comme toi. Mais l'interdit s'adresse aussi au père: pour soutenir la transmission des lois de l'humanité, tu ne jouiras pas de tes enfants. Et dans nos sociétés il concerne également la fratrie. Comme l'écrit magnifiquement le poète libanais Kalil Ghibran dans son poème *Le prophète*:

Vos enfants ne sont pas vos enfants.

Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,

Ils viennent à travers vous mais non de vous.

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.

Bref: interdit de jouir à tous les étages, voilà ce qui structure une famille et donne les outils pour faire grandir les enfants. Évidemment en tant que parents il ne s'agit pas d'interdire tout et n'importe quoi, sur un mode autoritaire ou capricieux. Mais de veiller à ces moments de passage où l'enfant doit renoncer à sa jouissance pour avancer. Les psy ont un gros mot pour dire ça: castration. C'est la condition pour devenir humain et on n'y coupe pas. Mais encore faut-il que cet exigence soit transmise. Ainsi du moment du sevrage où l'enfant doit renoncer à jouir du sein maternel. Mais la mère dans ce moment crucial doit aussi renoncer à cette jouissance que procure non seulement le fait d'être à l'origine de la vie de son enfant, mais aussi de maintenir en vie son enfant, par les soins, le nourrissage et la relation. En effet l'espèce humaine a une particularité: l'être humain naît/n'est pas fini. Il naît prématuré. Il ne peut survivre qu'en s'accrochant à un autre humain, d'abord sa mère ou une mère d'emprunt, dans l'adoption par exemple. Les découvertes sur le cerveau sont à ce titre tout à fait riches d'enseignement. Les connexions neuroniques avec les synapses d'un bébé ne sont opérationnelles à la naissance qu'à 10% du potentiel. Les branchement vont donc se faire dans la relation mère enfant, puis ensuite plus largement avec l'environnement, familial, puis social. Notre cerveau est donc une fabrication humaine! Voilà pourquoi il est si important de parler aux enfants. Car nos paroles pénètrent dans leur corps et cette musique particulière leur permettent d'associer des ressentis avec des sons, qui petit à petit vont venir s'organiser selon les lois de la langue dite maternelle. Ceci dit il n'est pas question de les assommer à longueur de journée avec des parlottes incessantes. Il s'agit plutôt de rester en lien avec l'enfant, de partager avec lui les émotions ressenties, un vécu, et d'interpréter avec des mots ce que l'on reçoit venant de l'enfant. C'est ainsi que les sensations d'un enfant petit à petit vont trouver à se loger dans le langage. C'est ainsi que le corps du petit d'homme est appareillé à la parole. Il est on pourrait dire « apparolé ».

Je poursuis l'évolution de notre petit. Il grandit, il grandit. Les jeux se compliquent, il en vient de plus en plus à des jeux langagiers dont on voit déjà les embryons chez le petit Ernst. Les enfants entrent dans le langage par les sons pas par le sens. Lorsque Ernst fait OOO et da, il introduit par le son une distinction entre présence et absence de la bobine ou de l'image dans le miroir, comme la mère est présente et absente. Mais ce sont les

parents qui fournissent le sens. Ainsi pour le petit Ernst, il a facilité la tâche des parents. En effet: da dans la langue allemande signifie: là, présent. Il leur suffit donc de trouver un mot opposé mais qui contient le son OOO pour donner du sens à cette distinction qu'introduit l'enfant. C'est le mot fort qui vient. Fort signifie: au loin, absent. Il y a donc tout un travail des parents pour accompagner et valoriser les trouvailles de leur enfant et l'aider à les inscrire dans ce qu'en français, à juste titre, on nomme la langue maternelle. C'est la langue maternelle, mais on pourrait aussi bien dire paternelle, qui fait que l'enfant organise selon les lois du langage les sons jubilatoires qu'il a découvert d'abord pour signifier l'absence de sa mère.

Une fois que les enfants entrent dans cet « appareil à parler », - c'est comme ça que Freud l'appelle -, ils ne s'arrêtent plus. Il découvrent le monde, les autres, eux-mêmes, leur corps par et dans la parole. Ils construisent l'espace et le temps. Après avoir représenté l'absence de leurs proches, ils se représentent aussi dans les mots. Voilà pourquoi il importe de leur parler, mais aussi de leur raconter des histoires, de leur lire des contes qui les tiennent en haleine. C'est à partir de ces récits, des mots qu'ils captent chez les adultes qu'ils peuvent mettre en scène leur ressentis, leurs émotions, leurs sensations, leur idées, leurs trouvailles. C'est ainsi qu'ils créent le monde. Parfois cela semble se faire en dépit du bon sens. Les enfants attrapent les mots au vol et s'en servent bizarrement. Ainsi un jour l'écrivain Colette entend dans une conversation d'adultes le mot « presbytère ». Elle en conclue qu'il s'agit d'une injure et se précipite chez les voisins qu'elle ne peut pas saquer pour les traiter de « presbytère ». Voilà bien l'origine des jolis mots d'enfants. Il ne faut pas leur casser la baraque trop vite, rectifier de façon féroce. Mais d'abord les féliciter pour leurs inventions. Car c'est leur moyen de quitter tout doucement le bercement affectif de la voix maternelle pour accepter les contraintes de la langue commune, autrement dit les contraintes du vivre ensemble. C'est ainsi que tout doucement grâce au soutien chaleureux des parents ils entrent dans l'organisation de leur vie quotidienne et se rendent disponibles aux apprentissages. Ils ont soif d'apprendre. Ils veulent savoir. Ils veulent tenter de répondre à l'énigme de leur présence sur terre.

Vers 4/5 ans se réveille une question cruciale que Freud nomme la traversée de l'œdipe. Les garçons rêvent de se marier avec leur mère; et les

filles de faire un enfant au père. C'est classique. Il leur faut franchir cette passe, plus ou moins bonne, accepter la perte de jouissance. C'est ce moment qu'ils choisissent pour poser des questions vitales pour eux: d'où viennent les enfants? Évidemment évitez de leur répondre avec les connaissances de la science, notamment la génétique. Les histoires d'ovules et de spermatozoïdes qui se rencontrent risquent fort de vous amener une série d'embrouilles. Et alors diront vos enfants, qui sont intelligents, quelle est la différence avec les lapins ou les agneaux? Et là vous serez bien embarrassés. En effet la question porte sur notre désir d'homme et de femme, qui ont fait de nous des père et mère. Et comme nos enfants n'étaient pas là quand nous avons fait l'amour, ce qu'ils veulent entendre c'est la nature étrange de ce désir-là. En fait les histoires de choux et de roses ou bien, comme dans l'Est de la France, de cigognes, n'étaient pas si mal pour donner un peu de grain à moudre. Ils ont besoin de mots pour border ce qui demeure pour chacun d'entre nous une énigme vivante. Pendant toute cette période où l'enfant est poussé vers l'extérieur, notamment vers les apprentissages scolaires, vers les acquisition de connaissances pour répondre à ses questions, les parents viennent en position de soutien de cette ouverture, en force d'appoint et d'encouragement. Les mettre devant la télé ou Internet ne suffit pas. La télé ne saurait, comme le disent certains, faire effet de troisième parent. Il faut y être, mouiller sa chemise, comme on dit. Soutenir les questions des enfants, les encourager à trouver par eux-mêmes, les accompagner vers des lieux culturels, sportifs etc L'appui des parents pendant cette période est fondamental. Souvent certaines difficultés d'apprentissage des enfants sont liées au fait que des opérations primaires de séparation et de distinction ne sont pas en place. Combien d'enfants sont en délicatesse avec la soustraction ou la division, parce que dans leur construction psychique ils ne sont pas tout à fait séparés de leur mère et qu'il leur est insupportable d'accepter qu'il y ait de la perte, du manque.

Faisons un bond en avant. On en vient à l'adolescence. Ou plus précisément à la puberté. C'est un moment souvent difficile autant pour les enfants que pour les parents. Un moment où le corps se transforme. Les organes de la reproduction se mettent en place, ce qui fait que le fantasme fait place à une possible réalisation du désir sexuel. Jean-Jacques Rousseau écrivait que les adolescents c'est comme le lait sur le feu: ils risquent à tout moment de déborder et il s'agit donc de les avoir à l'œil. Ce

n'est pas ma position. C'est, dit-on, un moment de crise qui exige un accompagnement et un soutien intenses, mais très particulier de la part des parents. Il faut à la fois leur fiche la paix, aux ados, mais aussi se tenir à leur disposition. Être là, en retrait, mais présent dans l'ombre. Si j'en crois l'étymologie, la crise, du grec, *crisis*, c'est le moment d'un choix, où il faut passer au « crible » (même origine) et tamiser ses pensées, ses sentiments, ses représentations. L'adolescent trie et fait ses choix. Cette expérience de crise est liée au passage de l'état d'enfant à l'état d'adulte. La crise adolescente est principalement marquée par l'expérience de la sexualité et de l'incomplétude qui en marque le vécu. Devant ce choc du réel, chaque adolescent réagit comme il peut pour vivre cette coupure d'avec les autres, mais aussi en lui-même. Voici ce qu'en dit un poète d'aujourd'hui, le slameur Grand corps malade.

*Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être roi
Il y a chez l'homme trois leaders qui essaient d'imposer leur loi
Cette lutte interne permanente est la plus grosse source d'embrouille
Elle oppose depuis toujours la tête, le cœur et les couilles...
C'est à cause de ce combat qui s'agite dans notre corps
La tête, le cœur et les couilles discutent mais ils sont jamais d'accord.*

Les ados font l'expérience de la rencontre de l'autre sexe dans leur propre corps. En soi il n'y a pas d'homo dans la sexualité, puisque c'est toujours un autre que l'on rencontre, fut-il du même sexe anatomique.

Pour s'y préparer les filles rêvent à des artistes sur des magazines de mode; les garçons chatchent entre eux. D'aucuns tiennent un journal intime ou écrivent des poèmes. Aujourd'hui Internet, Facebook, les tweet etc prennent le relais de cette intimité. C'est jamais très bon. L'intimité à ciel ouvert a quelque chose d'obscène et produit souvent des malaises, des hontes. Mais dans ces moments de rêverie ou de bavardage, ils ne tiennent pas à ce que les parents soient au courant.

Puis comme on dit ils passent à l'acte et là le plus souvent c'est la déconvenue. Ce qu'ils avaient imaginé n'a rien à voir avec la réalité de l'acte sexuel. Les adolescents prennent en pleine face le fait que la sexualité humaine c'est compliqué et qu'au bout du compte on ne trouve jamais sa moitié. Il faut faire avec le manque. Il est important dans ce moment de passage que les parents soient présents, mais je l'ai dit dans l'ombre, en arrière-plan pas à l'avant-scène. De façon à ce que leur

adolescent qui veut se confier à eux dans ce moment de désarroi puisse le faire en toute confiance, mais sans qu'ils fassent le forcing pour savoir, ni témoignent d'une curiosité malade. On peut les soutenir mais on ne peut pas faire à leur place. Et rien ne sert de leur ressasser les rengaines bien connues du style: de mon temps; ou encore, moi j'ai fait comme ça... Quant les leçons de morale ne portent pas. Méfions-nous également des discours prétendument préventifs sur la contraception, les risque du Sida etc A trop appuyer sur la peur, on peut produire le contraire de ce que l'on souhaite.

Devant cette pression du sexuel et son relatif ratage les adolescents cherchent des modes d'ex-pression :

- en intervenant directement sur leur corps, qui les fait souffrir: tatouage, piercing, scarifications; mais aussi vagabondage, errance.
- en jetant leur corps dans des conduites à risque: alcool, drogues, rapports sexuels non protégés, etc. Ou des pratiques d'ordalie où, tels les chevaliers du moyen-âge, si l'on en réchappe c'est qu'on est élu de Dieu, de l'Autre, de la vie... Ainsi de ce jeune home qui accélère au feu rouge: ça passe ou ça casse. Il se prouve qu'il existe. Jadis ou dans d'autres contrées ce moment de passage était pris en charge par la communauté et relevait de processus d'initiation. Aujourd'hui les adolescents sont poussés à s'inventer leur propres rituels initiatiques, sans aucun appui des adultes.
- en se coulant dans une bande ou dans le même registre, en confiant leur corps et leurs questions aux réponses extrémistes religieuses ou politiques ;
- en s'aliénant à des marques de vêtements par identification à un groupe
- mais aussi, et heureusement, en se lançant à corps perdu dans l'art et la création : rythmes primaires du rap; slam; journal intime;
- plus généralement, les adolescents tentent d'appivoiser cet impossible du rapport sexuel en l'appareillant aux ressources de la langue. Ils jubilent de la langue : verlan, parlars de quartier etc

Voilà d'où l'expression des adolescents prend sa source: apprendre à faire avec l'inconnu, l'irreprésentable. Se pose la question éducative de les accueillir et de les accompagner, en tant qu'adultes, dans ce cheminement. Il y a donc à faire preuve de vigilance et de bienveillance face aux dérangements que produisent nos adolescents dans nos vies familiales. Ces

dérangements de l'ordre établi empruntent parfois des formes qui semblent relever de la pathologie psychiatrique. Médicaliser, psychiatriser, psychologiser à ce moment-là est de mauvais aloi. Il s'agit d'accueillir, d'écouter, même parfois sans comprendre.

Puis un beau jour ils prennent leur envol... C'est toujours un moment déchirant, surtout pour les parents. On se dit: ils sont encore bien fragiles, ils ne sont pas prêts. La vie est trop dure. Ils poursuivent leur chemin dans des études parfois sans aboutissement, ils expérimentent la vie de bande entre copains ou de couple, voyagent. Et finalement nous étonnent. Bref, ils ont grandi et vient peut-être un jour pour eux aussi le désir de donner la vie et d'être parent, pour que l'histoire et les histoires continuent. Alors cette aventure de transmission de l'humain, une fois de plus nous déplace. De parents, nous voici devenus grands parents, papys et mamys, pépés et mémés. J'ai entendu à la radio qu'il y avait en ce moment même à Lyon à l'Université catholique une formation sur la grand-parentalité. On peut se demander si cela est utile de faire ce genre de grand messe et s'il ne faudrait pas plutôt, comme pour les parents, leur faire confiance et les soutenir dans leur capacité à faire face et à inventer au jour le jour.

Un jour la princesse Bonaparte a demandé à Freud ce qu'il fallait faire pour être une bonne mère, pour bien s'occuper de ses enfants. Réponse de Freud: faites ce que vous voulez, de toute façon, ça ne sera jamais bien.

Voilà une réponse de bon sens qui devrait sérieusement nous calmer dans nos prétentions à la perfection ou encore dans notre crainte de mal faire, ce qui constitue les deux faces de la même médaille. Faisons au mieux, comme nous pouvons. Et ça ne sera pas si mal. Faisons-nous confiance et faisons confiance à nos enfants pour faire de nous des parents, voire des grands-parents, qui tiennent la route.

J'entends souvent parler du métier de parent, voire maintenant pour les seniors, comme on dit, de grand parents, mais ce n'est pas un métier. C'est notre participation pour que la vie continue sur terre. Pour que cette aventure étonnante d'animaux qui parlent apparus sur terre il y a sans doute 2 millions d'années, se poursuivre, dans l'étonnement, la surprise, l'inconnu, l'imprévu... Parents, grands parents, que sommes nous, si ce n'est des passeurs d'humanité...

Joseph ROUZEL, Montpellier le 14 octobre
rouzel@psychasoc.com